



RÉGION VERVIÉTOISE LES MÉTIERS EN PÉNURIE

Johnny, accro des toits et artiste de l'ardoise

Johnny est fan des toits depuis qu'on l'a obligé à aider un couvreur, pour le dégoûter

D'une part, la région verviétoise dispose d'un enseignement qualifiant très développé qui propose de nombreuses filières. D'autre part, on se retrouve face à une série de métiers dits "en

difficulté de recrutement". L'idée de l'IPIEQ (Instance de Pilotage Interréseaux de l'Enseignement Qualifiant) de la zone de Verviers, c'est de faire le lien entre ces deux données, tout en revalorisant

l'image des métiers concernés. Nous sommes donc allés à la découverte de dix jeunes travailleurs. Nous vous proposons aujourd'hui le dixième volet avec Johnny Bebronne, couvreur.



Avant... ■ YB

Un apprentissage au CEFA de Verviers

■ Johnny Bebronne a de l'or dans les mains. Il a cependant étudié la gestion durant son secondaire, à l'athénée de Waimes. Il y a fini sa rhéto à 17 ans et a décidé alors de poursuivre par une formation manuelle, au CEFA, en alternance. Depuis 6 ans, il exerce la profession de couvreur.

Questions à...

SON ANCIEN PROF



ALAIN KUTA, EX-PROFESSEUR DE JOHNNY BEBRONNE AU CEFA ■ AK

Alain Kuta, vous qui êtes professeur en alternance au CEFA, considérez-vous que couvreur est un métier en pénurie?

Oui. Parce qu'il n'est ni facile, ni confortable. Ça se passe aussi en hauteur et c'est très sportif. Il y a les aléas de la météo. C'est pour cela qu'on n'accueille qu'une douzaine de jeunes par an, dont la moitié arrivent au bout de la formation. On leur présente pourtant la couverture comme une section d'avenir, où l'on ne connaît pas le chômage. Mais quand on vieillit, ça devient plus pénible.

Quel est le profil type de l'élève?

En moyenne, les jeunes qui commencent à se former ici ont entre 16 et 20 ans. Beaucoup viennent de Verviers et environs. Ceux-ci (la photo) commencent à souder du zinc. Ils apprennent aussi en entreprise, par exemple à démonter de vieilles toitures. L'avantage dans ce métier, c'est qu'on bénéficie d'un bon salaire. On commence avec un net de l'ordre de 1.300 € net et après deux ou trois ans, on est déjà à 1.500-1.800, sans compter les heures supplémentaires.

■ Johnny Bebronne, de Guezaine (Sourbrodt), a 24 ans et exerce avec passion le métier de couvreur.

"J'ai suivi 18 mois de formation au centre d'éducation et de formation en alternance, à l'École polytechnique, à Verviers. On y acquiert la théorie et la pratique. Avec ce métier, on est tout le temps dehors. L'essentiel du boulot, c'est de la toiture. Mais j'en connais qui font aussi de la charpente ou de l'isolation. Par contre, le couvreur fait de moins en moins de sanitaire. C'est un métier qui véhicule une image noble et qui se pratique depuis des siècles. Si vous aimez les travaux manuels, foncez: c'est pour vous!"

ON VOULAIT LE DÉGOÛTER

Pourtant, Johnny a trouvé sa voie de manière peu conventionnelle: "Mes parents m'avaient mis au boulot pour me dégoûter du travail manuel. Je ne foutais rien à l'école et ils voulaient me pousser à travailler plus. On m'a envoyé aider un couvreur. Le premier jour, je suis monté sur une toiture et ça ne m'a plus lâché. J'avais toujours été attiré par les métiers manuels. Mais celui-ci n'est pas comme les autres. Il ne suffit pas de savoir mettre des lignes, c'est bien plus compliqué: il faut être précis. Physiquement, c'est dur. Il y a les charges qu'il faut porter, les conditions climatiques... Ça, ça ne passionne pas grand monde."

LA TOITURE, ŒUVRE D'ART

Mais d'autres aspects compensent largement l'exposition au froid et à la pluie, estime Johnny Bebronne: "Les Cantons de l'est, où je travaille le plus souvent, c'est la région de l'ardoise. On utilise beaucoup moins la tuile. Ça m'arrange



Couvreur est un métier qui requiert beaucoup de précision et de la polyvalence ■ YB

bien: je préfère nettement l'ardoise, qu'on pose souvent de manière originale. Chaque toiture est alors une œuvre d'art. On n'en verra pas d'autre ailleurs. Généralement, on

travaille par équipe de deux, sauf quand on réalise une ossature bois. Alors, nous sommes quatre." Et si un jour son corps, usé, n'en voulait plus?

"Un couvreur aura toujours une deuxième chance. Si les genoux sont abîmés, il pourra devenir menuisier, par exemple. Parce que le couvreur doit savoir presque tout faire."

Le métier est exigeant: "Il faut être courageux, volontaire et ne pas avoir peur du vide, ni du boulot", souligne Johnny. Et les inconvénients? "On ne gagne pas assez pour ce qu'on fait. Sinon, il faut s'adapter au climat." ■

YVES BASTIN

Vidéo

Reportage vidéo sur Télévesdre

Ce mercredi dès 14h20 et en boucle



LE PARCOURS SCOLAIRE

Les parents snobent souvent les jobs manuels

■ Après sa rhéto et une formation en alternance de 18 mois au CEFA de l'École polytechnique, Johnny Bebronne exerce son talent de couvreur sur les toits de l'est de la province depuis une demi-douzaine d'années. Il en est à son deuxième patron, à Schönberg (Saint-Vith). Pour Liliane Lejeune, coordinatrice du CEFA de l'École polytechnique de Verviers, où Johnny Bebronne s'est formé, "il est difficile de trouver des gens pour cette formation. C'est un métier difficile, qui demande de la précision et il faut être capable de travailler

en hauteur, tout en se concentrant sur le travail. Parfois, les élèves ont déjà essayé quelque chose auparavant. Beaucoup ont d'abord obtenu leur CESS (certificat d'études secondaires supérieures), puis bifurquent vers un métier qualifiant. Il y a vraiment un gros travail à accomplir dans l'opinion publique car on dénigre trop les métiers manuels et les parents poussent leurs enfants à opter pour le général. Mais certains commencent la formation plus tôt, dès l'âge de 15-16 ans." ■



Y.B. Selon Johnny Bebronne, l'apprentissage est une voie à suivre ■ YB

Questions à...

DEUX ÉLÈVES DU CEFA

BARIS OZLU
16 ANS
DISON

Le côté technique me passionne

J'aime bien le métier de couvreur: j'ai toujours rêvé de travailler sur les toits. Le côté technique me passionne et je n'ai pas peur de grimper. C'est important dans ce métier. Mais je viens à peine de commencer ma formation au CEFA de Verviers et je ne travaille pas encore chez un patron. J'en ai encore pour au moins deux ans de formation avant de trouver du travail.

JONATHAN
MEESSEN
20 ANS, AUBEL

Je pratique déjà l'escalade en tant que sport

J'adore escalader. Je pratique d'ailleurs déjà l'escalade en tant que sport. Et puis on réalise des choses belles, en travaillant en plein air. Ça m'intéresserait de devenir mon propre patron. Au départ, je n'étais pas au courant de l'existence de cette formation. J'avais d'abord choisi de devenir auxiliaire de soins, puis j'ai bifurqué. Je travaille chez Jean-Marie Doome et je suis les cours en première année, ici, au CEFA, en première année.



... après ■ YB

"Le travail, c'est un bon antidépresseur"

■ L'avantage, avec l'apprentissage, c'est qu'on gagne de l'argent dès le départ, souligne Johnny Bebronne. Et puis, le travail, c'est un bon antidépresseur. L'apprentissage, c'est une bonne solution pour ceux qui ont tendance à ne pas travailler à l'école.



Campagne réalisée à l'initiative de l'IPIEQ de Verviers

www.vivremonmetier.be

VIVRE
mon
MÉTIER